

Mon premier souvenir d'enfance date de mes 3/4 ans, lorsque nous vivions encore à Bünde, avant de partir nous réfugier dans la Harz, à cause de la guerre et des bombardements. Je me trouvais dans le jardin pour jouer. Ce devait être l'hiver car je portais un épais manteau de laine. C'est alors que j'ai croisé une dame, nazie, locataire chez nous, Frau Büsemeier, qui m'a dit : « Non, non, vous ne pouvez plus y aller, vous n'êtes pas nazis. Maintenant ce jardin est à nous, vous n'avez plus le droit d'y jouer ! ». J'étais jeune et pourtant je me souviens encore du choc que cette interdiction m'a causé. Nous n'étions en effet pas une famille de nazis. À partir de ce moment-là et jusqu'à la fin de la guerre, nous avons vécu dans un climat de tension et de peur permanente.

Un autre souvenir date de cette même époque. Nous habitons au premier étage de la grande maison de Bramstrasse. Nous déjeunions dans la salle à manger où le gong chaleureux de la grande pendule en bois égrenait les heures. La fenêtre était ouverte et on entendait le claquement des bottes des soldats sur les pavés et leur chant raisonner : « Wenn die Soldaten durch die Stadt marchieren, Öffnen die Mädchen die Fenster und die Türen. Ei warum ? Ei darum ! Ei warum ? Ei darum ! ». Les soldats paradaient fièrement dans le quartier et un petit orchestre les précédait pour attirer les habitants à leurs fenêtres. C'est alors que mon père, d'une voix énervée, nous a demandé de tout fermer. Il avait horreur de ce type de démonstration militaire.

Dès qu'Hitler parlait à la radio, mon père changeait de station. Il parlait du Führer avec désapprobation et s'entretenait longuement à ce sujet avec ma mère et mes grands-parents. Bien sûr, nous avions interdiction d'en parler avec qui que ce soit à l'extérieur de chez nous, de peur d'être dénoncés.

Lorsque nous avons entendu dire que les juifs étaient déportés dans des camps – sans savoir qu'ils y étaient exterminés - nous avons craint d'y être envoyés avec eux puisque nous n'étions pas nazis. L'ambiance à la maison était très pesante.

Mon père était opposé à la guerre et aux nazis. Francophile, il avait appris à parler le français dans sa jeunesse, avec son précepteur. Il aimait la culture et le raffinement de ce peuple.

Mon père avait pourtant combattu les Français pendant la première guerre mondiale. Il avait même reçu une balle dans le dos. Mais il s'en était bien remis. J'ai entendu dire qu'il avait été soigné en France par une charmante infirmière française qu'il aurait volontiers ramenée avec lui en Allemagne si cela avait été possible !

Il n'a conservé de sa blessure qu'un léger déséquilibre au niveau de la colonne vertébrale. Ses costumes étaient réalisés sur mesure afin que cela ne soit pas visible.

Normalement, ayant été blessé en 14/18, il n'aurait pas dû être appelé durant la guerre 39/45. Mais comme la nation manquait de soldats, il a été engagé comme officier de réserve pour diriger un camp de prisonniers yougoslaves, un Offlag¹, proche de Bünde.

¹ Abréviation de **Offizier-Lager**, « camps d'officiers », est le nom donné en Allemagne aux camps de prisonniers de guerre destinés aux officiers durant la Seconde Guerre mondiale. Ils sont désignés par un chiffre romain qui représente leur région de rattachement et par une lettre pour les différencier lorsqu'il y en a plusieurs dans la même région (par exemple IV-D).

Contrairement à ce qui se passait dans d'autres camps de prisonniers allemands, les conditions de détention étaient ici relativement bonnes, respectaient les Conventions de Genève relatives aux prisonniers de guerre et permettaient les inspections et les interventions de la Croix rouge internationale.

Mon père était très respectueux des prisonniers. Par exemple, s'il souhaitait fumer en leur présence, il leur en demandait l'autorisation afin de ne pas les gêner. L'honneur et le respect étaient très importants pour lui. Les prisonniers devaient certainement l'apprécier car un soir, notre père est revenu chez nous avec une immense maison de poupées en bois, que des prisonniers lui avaient offerte pour ses filles.

Betty raconte également qu'un jour, plusieurs années après la fin de la guerre, alors qu'elle se promenait à Bünde avec Papa, d'anciens prisonniers se sont précipités vers lui pour le remercier de les avoir si bien traités durant la guerre. Ces prisonniers, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, étaient restés en Allemagne après la guerre.

Ma mère aussi aimait la langue française et les Français. Elle n'y avait pourtant jamais mis les pieds car à l'époque on ne voyageait pas beaucoup. Avant sa mort, lorsqu'elle a été soignée à l'hôpital et qu'elle perdait la tête, elle s'adressait aux infirmières en français et en anglais !